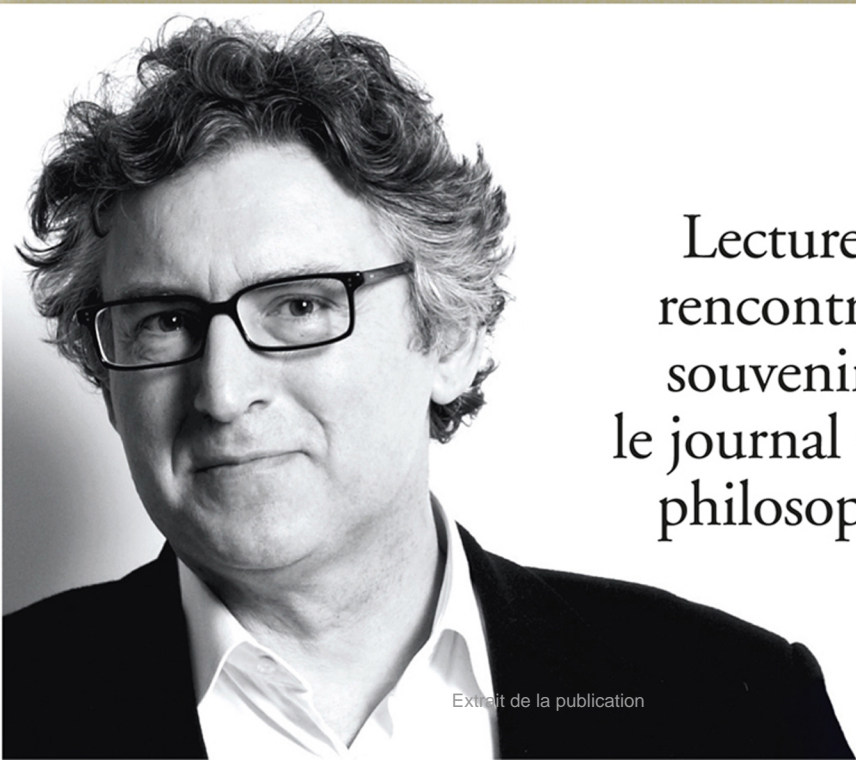


Michel Onfray
Le magnétisme
des solstices



Lectures,
rencontres,
souvenirs :
le journal d'un
philosophe

Extrait de la publication

Flammariion

Le magnétisme des solstices

*Michel
Onfray*



« La philosophie est d'abord l'art de mener une vie philosophique. »

Ce journal, tenu au fil de ces dernières années, est une plongée dans l'univers de Michel Onfray.

On y croise des philosophes qu'il admire, de Diogène à Proudhon en passant par Montaigne. Mais on y parle aussi de politique, de laïcité et d'anarchisme, de littérature, d'art ou de musique.

Lectures personnelles, réflexions sur l'actualité, rencontres amicales ou souvenirs d'enfance, tout y est matière à s'étonner et à penser. Et à se demander sans relâche : « Comment mener une vie philosophique ? »

Michel Onfray est né en 1959. Professeur de philosophie au lycée pendant vingt ans, il a démissionné de l'Éducation nationale pour créer et animer l'Université populaire de Caen. Il est l'auteur d'une soixantaine de livres traduits dans plus de vingt-cinq pays.

Flammarion

Le magnétisme des solstices

DU MÊME AUTEUR

- Le Ventre des philosophes, Critique de la raison diététique*, Grasset, 1989 ; LGF, 2009.
- Cynisme, Portrait du philosophe en chien*, Grasset, 1990 ; LGF, 2007.
- L'Art de jouir, Pour un matérialisme hédoniste*, Grasset, 1991, LGF, 2007.
- L'Œil nomade, La peinture de Jacques Pasquier*, Folle Avoine, 1993.
- La Sculpture de soi, La morale esthétique*, Grasset, 1993 (Prix Médicis de l'essai) ; LGF, 2003.
- La Raison gourmande, Philosophie du goût*, Grasset 1995 ; LGF, 2008.
- Métaphysique des ruines, La peinture de Monsu Desiderio*, Mollat, 1995 ; LGF, 2010.
- Les Formes du temps, Théorie du sauternes*, Mollat, 1996 ; LGF, 2009.
- Politique du rebelle, Traité de résistance et d'insoumission*, Grasset, 1997 ; LGF, 2008.
- Hommage à Bachelard*, Éd. du Regard, 1998.
- Ars Moriendi, Cent petits tableaux sur les avantages et les inconvénients de la mort*, Folle Avoine, 1998.
- À côté du désir d'éternité, Fragments d'Égypte*, Mollat, 1998 ; LGF, 2006.
- Théorie du corps amoureux, Pour une érotique solaire*, Grasset, 2000 ; LGF, 2007.
- Prêter n'est pas voler*, Mille et une nuits, 2000.
- Antimanuel de philosophie, Leçons socratiques et alternatives*, Bréal, 2001.
- Esthétique du pôle Nord, Stèles hyperboréennes*, Grasset, 2002 ; LGF, 2005.
- Physiologie de Georges Palante, Pour un nietzschéisme de gauche*, Grasset, 2002, LGF, 2005.
- L'Invention du plaisir, Fragments cyrénaïques*, LGF, 2002.
- Célébration du génie colérique, Tombeau de Pierre Bourdieu*, Galilée, 2002.

(Suite en fin d'ouvrage)

Michel Onfray

Le magnétisme des solstices

Journal hédoniste V

Flammarion

© Michel Onfray et Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-2376-6

« Un peu de santé par-ci par-là, c'est
pour le malade le meilleur remède. »

Nietzsche, *Le Voyageur et son ombre*, § 325.

L'ANTÉCHRIST S'APPELLE PROSPER

À l'amphithéâtre Tocqueville, que la présidente de l'université de Caen mettait alors à ma disposition chaque semaine pour les cours de l'Université populaire – contre l'avis, évidemment, de la poignée de professeurs qui peinent à écrire, publier, vivre, être et jouir –, j'avais commencé la deuxième année avec trois séances consacrées à la naissance du christianisme. Impossible d'éviter ce passage puisque l'année tout entière s'intitulait *La Résistance au christianisme*. Dès lors, il fallait bien savoir à quoi résistaient les héros et hérauts de mes vingt-deux rendez-vous avec le public.

Premier temps de chaque séance, un exposé ; second temps, son commentaire critique avec l'assemblée. J'ai proposé un cours sur l'inexistence historique de Jésus et son rôle de personnage conceptuel, de fiction littéraire ; un autre sur l'hystérie de Paul de Tarse et son désir de névroser le monde afin de pouvoir (mieux) vivre avec sa tare psychique ; enfin un dernier à propos de Constantin, empereur fin stratège comprenant bien vite quel parti politique il pouvait tirer de cette secte en se convertissant, puis en engageant l'Empire tout entier dans sa nouvelle croyance. Une fiction, une névrose, un coup d'État et leurs relations maudites.

Près de mille personnes dans la salle. Des frémissements, des étonnements, des murmures, de la réprobation, des sourires, de l'ébahissement. Quoi, Jésus, une histoire pour les enfants, un conte à dormir debout, un copain mythique du Père Noël ou de la Vouivre ? Impossible... Comment autant d'hommes depuis si longtemps, disséminés sur tant de pays, succomberaient-ils à pareille hallucination ? À quoi l'on pourrait répondre, en évitant l'argument pourtant fondé de l'hallucination collective, par le fait que des milliards d'hommes sur la planète n'ont jamais sacrifié à ces fariboles et n'y sacrifieront jamais – souvent d'ailleurs parce qu'ils croient à des sornettes et balivernes guère plus fondées.

Et puis, surgissant comme Zébulon de ce chaudron surexcité, un vieil homme pourtant sans âge, immense, dégingandé, osseux, visage parcheminé, creusé au burin mystique, déploie sa grande carcasse d'oiseau maigre. La tête grosse et dodelinante sur un corps diaphane, il lève les yeux au ciel, clignote compulsivement, puis ferme franchement les paupières et se lâche dans un délire verbal avec une voix sans sexe habitée par la colère froide et tremblotante d'un croyant ayant croisé le regard de Satan.

Mon exposé est ridicule, mes propos insensés, mes arguments complètement faux, ma méthode malhonnête, mes lectures malveillantes, ma culture insuffisante, ma démarche tricheuse, mes propos démagogiques, ma façon médiatique, ma bibliographie dépassée. Suivent deux ou trois autres occasions de démonstration d'amour du prochain ! Rires dans la salle, sourires. Le vieux monsieur hausse le ton, augmente le débit, ajoute du volume et souhaite un droit de réponse – probablement au nom de Dieu qui l'aura mandaté. Une dame à ses côtés vomit l'eau bénite en petits jets hystériques.

L'antéchrist s'appelle Prosper

Très vite je reconnais ce fameux échalas en provenance des arrière-mondes : l'un de mes vieux professeurs à l'université de Caen ! Diable, pareil amphi contient tous les élèves de sa carrière rassemblés en un même lieu, et je fais de la provocation antichrétienne, et puis mes livres, et mes apparitions à la télévision, enfin cette démarche démocratique transformée par lui, plus tard, dans un courrier toujours aussi fielleux, en démarche « démago-gique » : s'adresser au plus grand nombre et proposer de la philosophie en dehors de l'institution, quelle impudence ! Ce « public de singes », écrira-t-il, auquel, bien sûr, on ne peut faire que des grimaces...

Dans une autre lettre reçue la veille de Noël – ne soyons pas freudiens – le fou de Dieu me reprochait dans une longue tirade mes références bibliographiques, notamment Prosper Alfaric – trop vieux, dépassé, ringard. Je trouvais singulier qu'un individu puisse défendre des sonnettes datant de deux mille ans et trouver caducs des travaux datant d'un peu plus d'une cinquantaine d'années. L'argument de l'âge d'un livre ne fait rien à l'affaire si une vérité s'y trouve. Sinon une erreur toute fraîche vaudrait mieux qu'une vérité ancienne. Drôle de raisonnement !

Que retenir de cette aventure ? D'abord la difficulté d'avancer en terrain universitaire, mais pas seulement, en revendiquant un franc et réel athéisme ; ensuite, la dose d'investissement affectif et la quantité de ressorts psychiques en jeu chez chacun, du quidam à l'agrégé, quand on propose une vision du monde radicalement débarrassée de transcendance et joyeusement immanente ; enfin, le déni de sérieux opposé par les instances officielles à toute proposition théorique, culturelle et bibliographique alternative. La police de la pensée interdit la traversée en dehors des passages cloutés de l'historiographie officielle. Une pensée athée ne peut pas être une pensée parce

qu'elle est athée : elle passe pour militante, subjective, engagée – comme si ça n'était pas le cas de toute pensée, y compris, et surtout, celle qui dégoûline du robinet universitaire.

Comment dès lors citer Prosper Alfaric et son travail critique, argumenté, érudit sur les textes chrétiens et l'histoire de cette religion ? Pour éviter d'aller au fait et de contredire avec des arguments valables les thèses exposées dans *Le Problème de Jésus*, mieux vaut évacuer la question pour éviter le débat et la confrontation qui, évidemment, tourneraient au désavantage des catholiques ! Ou bien décréter dépassées ces idées qu'on évite ainsi d'avoir à prendre au sérieux. La fuite et la mauvaise foi, la déconsidération et le mépris : voilà les armes des faibles que le ressentiment rend perfides.

Car Prosper Alfaric énonce clairement sa thèse : Jésus n'a jamais existé historiquement, il procède d'une forgerie humaine, très humaine, trop humaine. Et il en donne les détails : en dehors de ses thèses universitaires, son œuvre forte d'une douzaine de livres ne fait d'ailleurs que ça, détailler les mécanismes de cette affabulation, montrer par le menu la construction de cet édifice au destin incroyable sur des fondations de vent et de fumée...

Cet homme fut proche du *Sillon* de Marc Sangnier, ce courant chrétien social soucieux de la misère et de la pauvreté des gens du peuple qui fut, on ne s'en étonnera pas, combattu par Pie X. Homme de gauche, Prosper Alfaric ? Impossible à déduire de son travail. À moins d'extrapoler d'une définition de la religion donnée par lui en 1955 dans *De la foi à la raison* : elle est, nous dit-il, « une superstructure idéologique » – une expression empruntée à Marx.

Qui était Prosper Alfaric ? Il naît dans une famille de paysans de l'Aveyron, à Livinhac-le-Haut, le 21 mai 1876,

l'année où l'on pose la première pierre de la basilique du Sacré-Cœur pour expier les forfaits des Communards ; il meurt le 28 mars 1955, l'année des *Aventures de la dialectique* de Merleau-Ponty ou d'*Histoire et Vérité* de Ricœur. Catholique de formation, engagé sur la voie de la vie religieuse, converti à la raison par la philosophie, athée, penseur honnête et scrupuleux, il illustre superbement la tradition d'une pensée critique française dans l'histoire des religions.

Scolarisé dès l'âge de six ans dans une école congrégationniste, il franchit toutes les étapes qui le conduisent à la prêtrise à l'âge de vingt-trois ans – une précocité qui exige une dispense à Rome : petit séminaire, grand séminaire de Rodez, professeur de philosophie au grand séminaire de Bordeaux, à celui de Bayeux, diaconat, prêtrise, noviciat, professeur de dogme au séminaire d'Albi. Il n'a pas trente ans et sa carrière semble très prometteuse dans l'Église catholique, apostolique et romaine.

Pendant ce trajet sans faute, il perd sa mère, zélée, qui, au mépris de la contamination, soigne une voisine atteinte de typhoïde. Dix-sept jours plus tard, le père meurt à son tour, laissant Prosper, l'aîné, seul avec quatre sœurs et deux frères âgés de dix mois à onze ans. L'Église ne veut pas perdre une recrue de qualité qui pourrait dans ces circonstances devenir chef de famille. Elle disperse les enfants dans des orphelinats et conserve l'objet de son investissement.

Précisons que, dans ses souvenirs, Prosper Alfaric ne jette jamais la pierre à l'institution chrétienne, aux prêtres et aux évêques rencontrés dans son périple ; qu'il ne manifeste à aucun moment de l'ironie, de l'amertume, de la haine, du mépris ou des sarcasmes ; et qu'il ne se départira jamais d'un ton de bienveillance apaisée à l'endroit du

clergé dont il décrit pourtant bien les nombreux et permanents arrangements avec le ciel...

Qu'est-ce qui précipite l'effondrement de la foi chez Prosper Alfaric ? La philosophie. Descartes et ses idées claires et distinctes, ses preuves de l'existence de Dieu proposées sans trop de soumission au catholicisme, sa religion de la raison ; Spinoza, dont la scolastique affleurant partout dans *L'Éthique* ne lui convient guère, même s'il prise réellement le *Traité théologico-politique* ; Leibniz et sa conciliation de la philosophie et de la christianisation du monde ; Kant et sa rébarbative *Critique de la raison pure* ne l'emballent pas, en revanche, les promesses d'une nouvelle apologétique visibles dans la *Critique de la raison pratique* lui conviennent ; il lit Condillac, Maine de Biran, Auguste Comte ; mais Herbert Spencer lui « donne une secousse décisive » avec *Les Premiers Principes*, un ouvrage qui propose une vision évolutionniste du monde, sépare radicalement la science et la foi, puis conclut à la relativité de toute connaissance. Armé de tous ces bagages philosophiques, Alfaric s'engage dans un chemin qui l'éloigne du catholicisme romain. Il confie ramasser en sa personne ce qui a lieu dans l'Occident : « De l'avènement du christianisme au rationalisme moderne ».

En 1907, le pape Pie X publie une encyclique dans laquelle il condamne le modernisme. Quelle définition en donner ? Trois points : une farouche envie de savoir et de connaître qui tараude les hommes ; l'insolent orgueil en vertu duquel il croient pouvoir tout savoir et réduire à jamais les mystères ; enfin l'ignorance de la véritable doctrine, en l'occurrence, le thomisme... Trop d'intelligence, trop de raison, trop de savoir, trop de culture, pas assez de soumission. La vieille antienne chrétienne...

L'antéchrist s'appelle Prosper

Les livres dits modernistes sont interdits dans les bibliothèques des séminaires. La prohibition va loin puisqu'elle inclut... les Évangiles apocryphes ! À cette croisade Pie X ajoute une condamnation du Sillon, trop social... Il y a des limites à la charité ! Quant à la justice, son antidote, elle est trop humaine pour qu'on s'y arrête. Prosper Alfaric, sympathisant de la cause sociale dans l'Église, ne peut plus supporter ce monde si loin de son idéal. Crise en 1908 – il a trente-deux ans. L'année suivante, il décide de ne plus réciter le bréviaire, une « habitude contre raison ».

Bien vite, Prosper Alfaric conclut : il a perdu la foi, ne croit plus en Dieu. Il s'en ouvre au secrétaire de l'archevêque de Bayeux, le chanoine Rous, qui, patelin, lui conseille de continuer à enseigner les dogmes, même s'il n'y croit plus... Qu'il procède donc comme avec une science dont il ne partagerait pas les conclusions, mais qu'il la délivre à ses étudiants séminaristes sans montrer ses doutes ou ses certitudes athées. Refus.

Nouvelle proposition du chanoine : passons donc sur le mensonge, le double jeu, et envisageons la promotion. Devenir chanoine titulaire de la cathédrale, simuler une dépression nerveuse – on trouvera le médecin complaisant pour établir les certificats ad hoc, l'ecclésiastique s'y engage –, puis obtenir une dispense de prêche, de confession, voire de messe, on arguera d'un oratoire personnel au domicile du prêtre athée, voilà une autre solution... Nouveau refus.

Le mensonge ? Non. La promotion avec mensonge ? Non plus. L'Église ne baisse pas les bras et propose un nouveau stratagème pour sauver la face, fût-ce au détriment de la vérité, de l'honnêteté et de la probité : se faire discret, partir dans un pays étranger, éviter les vagues d'une apostasie publique – voilà une troisième possibilité.

L'Église prendrait les frais à sa charge. L'exil, donc. Non, pas plus. Refus encore.

Prosper Alfaric trouve la solution seul : elle est honorable et ne compose pas avec les faux-semblants. Les philosophes ont ébranlé sa croyance, certes. Mais aussi Alfred Loisy et l'école d'exégèse critique biblique. L'athée fraîchement émoulu rend visite à Loisy – surnommé Loisy le sec pour les raisons qu'on imagine... Pas si sec que ça, l'homme se révèle d'excellent conseil : il l'invite à préparer une licence de philosophie, puis à intégrer l'Éducation nationale et à laisser tomber le froc. D'abord, il met Alfaric en contact avec Lévy-Bruhl, excellent homme lui aussi (il assurera les frais de la publication de la thèse d'Alfaric), qui l'invite à travailler la technique de la dissertation et, pour ce faire, le met en contact avec Léon Brunschvicg et Victor Delbos.

En attendant, pour préparer l'examen, Alfaric part à Genève et vit dans une étroite pension de famille, au secret, ou presque. Pour expliquer son départ, honnête, le prêtre en rupture de ban souhaitait s'adresser à ses élèves et leur expliquer son cheminement, sa conclusion et les raisons de sa décision. Interdiction formelle des apparatchiks de l'Église, qui défendent la thèse mensongère de la dépression nerveuse. Ses anciens élèves lui adressent une lettre et l'assurent qu'ils prient pour son rétablissement, non sans ajouter que les prêtres du séminaire recommandent Prosper Alfaric à leurs intentions de prières d'action de grâce pour qu'il recouvre la santé psychique... L'athéisme comme maladie mentale !

Bien sûr, il devient licencié en philosophie. Mais le diplôme ne suffit pas, les concours d'enseignement lui restent inaccessibles pour cause de limite d'âge. De nouveaux certificats, le doctorat par exemple, lui permettraient d'intégrer l'université. Qu'à cela ne tienne, il part en Alle-

magne quelque temps et fait avancer ce projet. Revenu à Paris pour travailler à la Bibliothèque nationale, il rédige ses deux thèses. La première sur *L'Évolution intellectuelle de saint Augustin*, la seconde sur *Les Écritures manichéennes*. On ne manquera pas de constater que le sujet de sa thèse principale examine les conditions du cheminement d'Augustin vers le christianisme au moment même où l'auteur effectue le trajet inverse...

En attendant le poste qui lui permettrait de vivre sereinement, il donne des leçons particulières. Au lycée Chaptal, on l'embauche avec le statut de maître auxiliaire intérimaire. Son statut de séminariste lui a permis d'échapper au service militaire à l'âge de vingt ans. Alors que la France mobilise toutes ses forces vives pour les envoyer au front, Prosper Alfarcic échappe à la catastrophe. Sa vieille soutane lui épargne le costume de poilu. Le christianisme a au moins sauvé un homme.

En 1919, il obtient la chaire d'histoire des religions à l'université de Strasbourg. Non sans difficultés, et avec, entre autres, l'opposition officielle de Millerand. Sa petite voisine de palier employée à la poste devient sa femme, puis la mère de ses deux enfants. La guerre terminée, la prêtrise évitée, le travail assuré, il fait son œuvre et signe des livres érudits, clairs, argumentés, convaincants. En 1933, il publie *Le Problème de Jésus et les origines du christianisme*. La condamnation de l'Église ne se fait pas attendre : excommunication. Quelques semaines plus tard, on lui donne la Légion d'honneur – deux événements sans relation... Sur sa carte de visite, il précise la médaille et son autre titre : « *excommunicatus vitandus* », ce qui, de fait, interdit à tout chrétien d'entretenir des relations avec lui. Pendant les vingt-deux années qui lui restent à vivre, nombre de catholiques partageront avec lui des tables de

séminaires, de colloques et de séances consacrées aux travaux d'exégèse biblique...

L'Union rationaliste édite ses livres, il en était l'un des piliers et devait présider aux destinées de l'association en 1955, l'année de la parution de son autobiographie intellectuelle, *De la foi à la raison*. Il meurt l'ouvrage sous presse. Un demi-siècle plus tard, ses livres ne se trouvent plus, n'ont jamais été réédités, son nom ne dit plus rien à personne, son travail semble n'avoir jamais existé... Enterrement discret d'une œuvre majeure.

Pourquoi ce silence ? On trouve toute la littérature chrétienne sans difficulté. Les ouvrages de gloses catholiques prolifèrent. Les Pères de l'Église disposent de leurs traductions et de leurs œuvres complètes établies sur le principe laborieux de l'Université avec force notes en bas de page et introductions illisibles. La littérature papale et vaticanesque parade dans la liste des livres les mieux vendus. Pendant ce temps, les ouvrages fondateurs de ce qu'ailleurs j'ai appelé une *athéologie* – empruntant le concept à Georges Bataille – se trouvent chez des bouquinistes telles des pépites qu'il faut longtemps chercher en clarifiant des tonnes de boue.

La perte paraît d'autant plus grande que l'exégèse biblique se pratique souvent côté croyant : dans ce petit monde clos, on cherche plus volontiers à approfondir sa foi qu'à motiver son athéisme. D'Ernest Renan à Alfred Loisy en passant par Prosper Alfaric, il existe une catégorie d'excellents critiques des textes bibliques qui commencent leur carrière au séminaire, formés par les curés. Puis perdent la foi, ou, du moins, elle s'amenuise jusqu'à devenir peu, puis presque rien...

La rareté d'une critique athée non polémique, mais érudite – dans ce monde fade et tiède, on prend souvent

pour un pamphlet ce qui se contente d'être clairement exposé et radicalement soutenu... – oblige à considérer les écrits d'un Paul Louis Couchoud, d'un Charles Guignebert, en plus des noms cités ci-dessus, comme dignes de considération, même s'ils s'inscrivent dans le temps et que, parfois, telle ou telle recherche contemporaine invalide bien évidemment une hypothèse, met à mal une proposition ou contredit un rapprochement ancien : le décor peut être retouché, la pièce n'en est pas pour autant affectée.

L'historiographie dominante du courant exégétique, plutôt spiritualiste, quand il n'est pas clairement imprégné d'un christianisme franchement revendiqué, néglige le lignage dans lequel Prosper Alfaric s'inscrit. Car il n'invente pas la thèse de l'inexistence historique de Jésus. Préparée par les travaux de Lorenzo Valla au quattrocento (plutôt par ses propos que ses écrits, l'homme était prudent...), ou par les critiques qui font du Nazaréen non pas le fils de Dieu, mais un homme devenu mythe (voir le fameux *Testament* du curé Meslier, cet ecclésiastique athée, communiste et révolutionnaire dans les premières années du XVIII^e siècle, ou encore le baron d'Holbach dans son *Christianisme dévoilé* (1756)), la première affirmation de l'inexistence historique de Jésus date, sauf erreur de ma part, de Bruno Bauer, qui écrit en 1841 une *Critique des Évangiles synoptiques* dans laquelle Jésus passe pour ce qu'il est : une fiction littéraire produite par le christianisme, et non l'inverse. D'autres noms suivent, bien souvent restés dans l'oubli : Drews, William B Smith et son *Ecce Deus*, Schweitzer, Wrede, Robertson et sa *Courte Histoire*, Jensen, Kalthoff, Volney dans *Les Ruines*, Dupuis dans *L'Origine de tous les cultes*, et tant d'autres, jusqu'au très contemporain Raoul Vaneigem et son beau livre : *La Résistance au christianisme*.

Le magnétisme des solstices

Cette chape de plomb s'explique, car on ne s'attaque pas impunément aux mythes, on ne sort pas indemne d'une mise en cause des fondations du château de sable, on ne reste pas sans punition d'avoir pensé, écrit ou dit que le roi est nu et que les aberrations triomphent dans cette affaire chrétienne. Démontrer qu'une fiction sert de socle à une culture presque deux fois millénaire, voilà une information trop violente pour qui a été ondoyé physiquement et mentalement depuis le plus jeune âge. L'eau bénite est un alcool fort. La plupart préfèrent un mensonge qui apaise à une vérité qui dérange, ils optent plutôt pour le mythe sécurisant que pour la certitude troublante.

Si nous souhaitons sortir de la pensée magique dans laquelle nous nous trouvons encore, si nous voulons dépasser le stade théologique sévissant encore dans les consciences – à défaut d'églises pleines –, si nous aspirons à une ère philosophique où la raison tienne lieu de boussole et où la déraison mentale recule un peu, si nous envisageons un monde postchrétien, alors réhabilitons ces travailleurs de la lumière injustement maintenus dans l'ombre. D'où la nécessité d'un retour à ces textes afin d'en permettre de nouveaux, plus vifs, plus acérés, plus combattants, plus actuels, mais dans le même esprit et dans le même camp. Car connaître la généalogie d'une fiction permet d'y mettre fin ; savoir comment marche une erreur autorise la production de nouvelles certitudes. Leçons épistémologiques élémentaires.

MME POPPÉE,
BOURGEOISE DE CHEZ TACITE

Certes, et personne ne l'ignore, Claudio Monteverdi a du génie à revendre. Mais, bon sang, Giovanni Francesco Busenello, le librettiste, aussi. Car, avec des aventures extraites des *Histoires* de Tacite, il fabrique une histoire intempestive – au sens de Nietzsche : à l'époque de l'Empire romain, elle fonctionne, mais elle reste d'actualité après deux mille ans de christianisme, et pour à peu près autant de civilisation que ce qui lui reste à vivre.

Poppée a eu des noms divers dans l'histoire, elle fut récemment Emma Bovary, elle nomme actuellement un bon nombre de femmes sur la planète – nous en connaissons tous quelques-unes... – et elle servira encore longtemps à qualifier telle ou telle personne inqualifiable. Poppée, c'est en effet le tyran qui tient sa seule souveraineté de sa beauté et dont l'art en dictature décline celui des hommes, une fois de plus un cran en dessous, ainsi Néron, lui aussi prête-nom des impuissants qui soignent leurs maladies par une puissance déchaînée sur les autres. Les deux malades étaient faits pour se rencontrer. Sur scène, Busenello les présente à Monteverdi qui nous les rend tangibles.

Quelles leçons donnent le librettiste et le compositeur ? Une leçon de toujours, celle du Qôhélet de l'Ecclésiaste : *rien de nouveau sous le soleil*. Mais encore ? Que toujours il y a des prospérités au vice et des malheurs à la vertu. Y compris, et surtout, en matière d'amour. Avant que le XIX^e siècle embrouille cette histoire avec les romantiques, l'amour et la guerre passent pour ce qu'ils sont : l'avers et le revers de la même médaille. Un recto pulsion de vie, un verso pulsion de mort. Et pas l'ombre d'un papier à cigarette entre les deux.

Le prologue du *Couonnement de Poppée* musique le chantier verbal entre Fortune, Amour et Vertu. D'entrée de jeu, Amour prévient : il va gagner. Or, la vilénie, la trahison, le mensonge, la perfidie gagnent. Effectivement, c'est l'amour qui l'emporte. La vertu ? N'en parlons pas : la fidélité ne paie pas, l'honneur compte pour rien, la parole donnée pèse autant que plume, la dignité gicle sous le cothurne. Chez Tacite, c'est vrai, chez Monteverdi ça reste le cas, sous François Hollande, ça persiste. Néron, pas mort...

L'amour, donc : si l'on soulève un peu le couvercle de la marmite romantique afin de voir ce qui mijote là-dedans, que voit-on ? Une libido furieuse dans le corps d'une femme belle et qui le sait, ici Poppée ; un narcissisme consubstantiel aux gens de pouvoir, l'Empereur de Rome, Néron, qui tombe sous le charme de cette femme décidée à monnayer ses atouts auprès du mieux-disant social. L'éthologie dirait : une femelle aguichante relève son postérieur à la vue du mâle dominant de la meute. Mais le tout-venant préfère l'illusion (romantique) aux vérités (éthologiques) qui blessent... Nous dirons donc : Néron tombe amoureux de Poppée, car la Beauté va naturellement au Pouvoir, comme la mouche à la viande.

Othon – le mari bientôt trompé – le sait et le dit : *quiconque veut être vertueux doit quitter la cour* (acte II, scène 14). Belle lucidité. Dommage qu'elle soit si tardive : pourquoi faut-il qu'elle se manifeste une fois caduques les faveurs de la cour ? Pour ma part, je préférerais : *quiconque veut être vertueux ne doit jamais mettre les pieds à la cour*. Tacite précise : Othon présente sa femme pour mieux affermir sa complicité avec l'Empereur. À qui perd gagne, il perd.

Lucain le poète – Le Poète – et Sénèque le philosophe – Le Philosophe – jouent leur rôle de courtisan, comme souvent avec les intellectuels et autres gens de plume : les vertueux sont ceux à qui l'occasion de ne pas ou de ne plus l'être n'a pas encore été donnée. Le Stoïcien joue les moralistes de cour, il professe un stoïcisme d'opérette – c'est le cas de le dire... – et vante les mérites de la douleur qui permet toujours des étincelles de vertu ! Sacrés stoïciens, toujours en représentation... Quelques airs et récitatifs plus tard, le versificateur se réjouit du suicide commandité qui a conduit le philosophe à s'ouvrir les veines dans une baignoire.

Chacun joue donc son rôle sur cette scène où s'affrontent la Beauté, le Pouvoir et la Courtisanerie. L'Arménie se rebelle ? La Pannonie prend les armes ? Le peuple souffre ? Et alors ? Le Prince aime, donc tout doit disparaître derrière ce seul souci : le caprice amoureux et le jeu du moment. Elle est belle et croit donc à l'éternité de l'état dans lequel elle met son Néron. Mais elle ne sera pas toujours belle, et quand bien même. Lorsque l'Empereur désirera un autre jouet, elle perdra toute sa superbe pour n'être plus que ce qu'elle était déjà sans le savoir : une occasion.

La nourrice de Poppée lui déconseille la fréquentation des grands, elle sait, comme les soldats qui gardent la maison

de l'Empereur, à quoi ressemble cette engeance. Quand l'époux d'Octavie congédie sa régulière pour mieux répéter les erreurs passées avec son nouveau gadget auquel il offre la couronne, la confidente se ravise : servante de pas grand-chose, voilà tout de même moins que servante d'une pas plus grand-chose, mais fardée des atours de princesse. Elle se réjouit d'un pareil trajet : naître servante et mourir maîtresse. Elle n'a pas lu Hegel, dommage, elle aurait su combien le maître est un esclave qui s'ignore.

Et dans ce monde dégoûtant, où y a-t-il un peu de propreté ? Chez Domitillia. Othon, mari trompé, mais qui l'a bien cherché en jouant avec le feu néronien – l'Empereur n'a pas le monopole de l'incendie –, retrouve le chemin de Domitillia, maîtresse jadis abandonnée. Le retour sur les pas d'une ancienne histoire signifie toujours une régression. Ou une bassesse éthique : on y sait le lit toujours ouvert et le triomphe facile dispense de mener le combat, on croit avoir gagné sans même le livrer. On imagine aimer à nouveau, on fait pitié de ne pas savoir qu'on veut une affection tout de suite à moindres frais. Othon vaut bien Poppée... Même avec les cornes d'un cimier monumental sur le chef.

Passons les détails, du moins allons vite : Octavie se la joue grand seigneur, elle parle sous le regard des dieux : elle ne se vengera pas. Promesse de Gascon faite à elle-même. Une fois assurée du silence du ciel, probablement, elle demande à Othon de l'aider : qu'il s'habille en femme, c'est plus facile pour commettre le forfait, et trucidé Poppée. S'il refuse ? Elle dira à Néron qu'il a voulu abuser d'elle *avec une violence malhonnête* (II.9). Finalement, cette Octavie mérite bien le même casque cornu qu'Othon...

Domitillia, bonne fille, prête ses vêtements, assure de sa complicité, encourage le geste – même les vertueuses

Mme Poppée, bourgeoise de chez Tacite

peuvent avoir un moment de faiblesse... *Amour* veille et guette, sur le champ de bataille, il empêche le crime. On reconnaît le criminel en fuite : ses habits le désignent. Quiproquos. On l'accuse ? Elle comprend. Elle accepte. Il comprend. Et n'accepte pas. Il s'accuse donc.

Néron tranche le nœud gordien : pour Octavie, c'est le bateau calfaté et les caprices de la mer – une répudiation aux petits oignons ; pour Othon, le dépouillement de ses titres et de sa fortune, puis le bannissement ; pour Domitillia, l'Empereur veut récompenser la fidélité et lui propose de choisir son destin. Cohérente, elle accompagne Othon, mari abandonné, criminel inachevé, traître deux fois par le mensonge qu'il lui inflige en revenant dans ses bras seulement pour consoler son petit ego blessé. Et, bien débarrassé, Néron épouse Poppée. D'où le fameux couronnement...

Il manque un acte quatre... Rêvons-le un peu : Othon et Domitillia se marient et ont beaucoup d'enfants. Et il leur arrive aussi un jour la même chose qu'à Néron et Poppée : l'Empereur fatigué par ce jouet vieilli, ayant beaucoup servi, et dont désormais il connaissait toutes les possibilités, l'Empereur, courtisé par le même genre de femme, mais avec vingt ans de moins, fit contre elle ce que jadis il avait fait pour elle. *Cosi fan tutte*, dit-on ailleurs... Et le monde continua, puisque c'est ainsi qu'il fonctionne.

ONANISTE, PÉTOMANE ET CANNIBALE

Lorsque j'ai envoyé par la poste le manuscrit de ce qui deviendrait mon premier livre, il avait pour titre *Diogène cannibale*. J'ai toujours aimé le philosophe de Sinope – il fit d'ailleurs l'objet de mon deuxième livre –, et plus particulièrement ses vertus philosophiques. J'entrais en littérature avec une phrase tonitruante qui plut à mon éditeur : *Onaniste, pétomane et cannibale*, etc. Elle annonçait la couleur : je faisais du corps – ici, accessoirement des philosophes – mon sujet de prédilection. Une façon également de m'installer sur le territoire matérialiste épicurien, au sens antique du terme.

Le cannibalisme de Diogène m'intéressait – comme le Rousseau abstème, le Sartre furieux de charcuterie, le Kant éthylique, et autres... – parce qu'à leur insu les penseurs en confessent plus sur leur vision du monde en mangeant qu'en rédigeant de gros traités. À table, ils ne se cachent pas et se livrent ; sur le papier, ils se travestissent et se dissimulent. Diogène célébrant le cannibalisme dit tout : la précellence de la nature sur la culture, la nécessité de l'ensauvagement, la scénographie de la pensée, la facticité des conventions et autres joyeusetés philosophiques.

Jeune homme provincial pas encore au fait des us et coutumes de la province parisienne, je ne savais pas que

l'auteur avait quelque droit sur son livre. Les contrats léonins mettent le droit du côté de ceux qui les ont déjà tous et laissent à l'écrivain quelques miettes utiles pour retrouver plus tard le chemin de la mangeoire. L'éditeur avait fait son travail dans son coin, probablement avec les lumières du directeur commercial, patron de droit divin dans toute maison d'édition qui se respecte.

Je découvris donc, le jour du service de presse, que mon *Diogène cannibale* avait rendu l'âme pour laisser place à un *Ventre des philosophes*. Le *Saturne dévorant un de ses enfants*, préalablement prévu pour la couverture, fut remplacé par une bien inoffensive nature morte d'un obscur peintre du XVII^e siècle, fort opportunément sorti, pour l'occasion, de son musée de Valenciennes... La quatrième de couverture qui n'était pas de ma plume annonçait un jeu de mots de potache et précisait l'importance de la relation *entre panse et pensée*... Je hais le mot *panse* – presque autant que celui de *ventre*.

Évidemment, Diogène au placard, le cannibale à la cave, Saturne dans la remise, le livre pouvait espérer une carrière lisse. Il l'eut. Pour mon plus grand malheur. Certes, toute la presse en fut, y compris la plus improbable gazette des notaires de province, et je devins bien vite le jeune philosophe spécialiste de la question gastronomique... Bernard Pivot, *Apostrophes*, un yquem en dégustation non loin de Noël, avec un plateau de spécialistes en boudins blancs, truffes, art de la table et vaisselle de luxe. Un enterrement de première classe.

Le petit monde parisien me présentait une chance, et je ne la saisisais pas : il me suffisait d'en remettre une couche – on me proposa bien vite d'écrire une biographie de Brillat-Savarin, ce que je ne fis pas –, et je devenais la personne ressource, comme on dit, celui auquel les journalistes téléphonaient dès qu'il s'agit de faire le pitre

dans les médias pour déblatérer sur son sujet monomaniacal. J'allais au-devant d'une surcharge pondérale définitive, d'une place d'inspecteur au *Guide Michelin*, d'une chronique dans la presse spécialisée, d'une sublime cave personnelle pour bons et loyaux services rendus à la profession. Et d'une impossibilité définitive de tout travail philosophique.

Une proposition obscène acheva de me décider : l'animation d'un séminaire sur le goût pendant deux jours pour une grande chaîne de distribution alimentaire avec une rémunération équivalant à la moitié de mon salaire annuel de professeur de philosophie. Je marquai un temps d'arrêt, stupéfait. La voix d'hôtesse de l'air, au téléphone, me dit que ça pouvait être payé plus cher. Je refusai, arguant que c'était déjà bien trop. Et me promis de ne plus jamais écrire sur ces sujets.

Si le livre s'était appelé *Diogène cannibale*, avec le même contenu, on n'aurait pas lu la même chose. De même, publié chez un autre éditeur – un spécialiste en philosophie sinistre, par exemple... –, il en aurait été un autre. Le cannibalisme ne fait pas recette chez les directeurs commerciaux, donc chez les ménagères de moins de cinquante ans. Je fis la diète sur le sujet gastrologique – dixit Fourier – pour éviter la permanence des malentendus. Je changeai de malentendu pour d'autres, car j'ai coutume de préciser qu'une réputation, c'est la somme des malentendus accumulés sur son compte...

Et je tiens toujours Diogène pour la plus haute figure de l'Antiquité grecque, bien au-delà de Platon, contre qui il disait qu'un philosophe qui n'a jamais gêné personne n'est pas vraiment un philosophe. Sa figure oubliée ne cesse de m'accompagner, au jour le jour, jusque sur les routes du Québec, où je m'entretenais un jour avec un ami de Montréal – je venais y faire une conférence sur...

Le magnétisme des solstices

le cynisme dans l'art contemporain. En voiture il m'apprit qu'il s'était mis en quête, pour me faire plaisir, de retrouver ce Léonce Paquet à qui l'on doit la superbe anthologie de tout ce que l'on sait sur Diogène et les siens. Il l'a finalement débusqué dans un monastère québécois où il a pris sa retraite de dominicain. Les voies du cynisme sont décidément impénétrables...

FIXER DES OXYMORES ARGENTIQUES

Oxymore, drôle de mot, drôle de son. On entend presque *occis-mort*, ce qui, pour le coup, définit le pléonasmisme ou la redondance... Littré l'ignore. Étrange oubli, car la date de naissance du substantif – 1765 – rend possible sa présence dans la bible du vieux médecin positiviste. Cherchons, regardons dans son dictionnaire : rien. *Oxiopie*, oui, pour qualifier une vue plus perçante qu'habituellement, ou bien *oxyophrénie* pour une olfaction plus sensible qu'à l'ordinaire. Mais pas d'oxymore. Singulièrement, les deux bornes entre lesquelles ce mot devrait logiquement apparaître ne sont pas totalement étrangères au travail de Bettina Rheims : si l'on glisse d'un sens à l'autre, du nez à l'œil, de l'olfaction à la vision, les deux mots ci-dessus expriment assez bien ce qui définit le bon photographe : celui qui voit plus et mieux, plus loin, au-delà de l'organe du quidam.

Revenons donc à *oxymore*. Je formule cette hypothèse, et ce sera ma thèse : le travail de Bettina Rheims, toutes époques confondues, tous sujets ramassés, tous albums empilés, se résume assez bien sous l'augure faste de cette figure de style dont je vais préciser le contenu. Femmes fatales dans des hôtels glauques, Christ femelle ou black, nudités artificialisées, mammifères taxidermisés, Chinois

postmodernes surannés, stars glamour en Vanités à leur corps défendant, cet univers se ramasse assez bien sous le principe oxymorique.

Oxymore, donc. Précisons : les hellénistes préfèrent *oxymoron*. Mais poussons l'afféterie jusqu'au bout, et prononçons *oxymoronne* et non *oxymoron*, comme ronron... Le terme se construit avec *oxu*, aigu, fin, spirituel, et *moros*, d'abord mou, inerte, puis sot, bête, stupide, fou. Drôle d'attelage ! D'autant que, preuve de bonne volonté et signe de conscience professionnelle, ce couple fonctionne en oxymore, car il unit deux termes apparemment incompatibles a priori, parce que leurs sens semblent contradictoires, afin de produire avec cette collision un effet de sens nouveau. L'alliance inattendue génère une signification tierce. Exemples : une douce violence, un silence assourdissant, un soleil noir, une eau solide. De plus facétieux écriraient : un gendarme intelligent, un politicien honnête, un fonctionnaire courageux, un intellectuel clairvoyant, un journaliste intègre. Ou encore : un philosophe clair et limpide...

Oxumôros s'utilisait à Athènes comme adjectif pour qualifier une chose fine et spirituelle, certes, mais présentée sous une apparence de niaiserie ou d'obscurité. Sous l'apparence – le mot importe. Car il en va de cette figure de style comme d'une modalité stratégique et tactique, une arme polémologique qui suppose la ruse, la feinte, l'artifice. À la manière de l'ironiste ou du cynique grec, le créateur d'oxymore vise un effet rhétorique, il se propose une collision verbale – la méthode –, pour dévoiler une vérité ontologique – le but. Sous l'apparence d'une contradiction se cache un sens voulu et révélé par la mécanique de cet assemblage de signifiants faux ennemis, vrais amis. Habileté dialecticienne...

Cette technique du plus haut degré de l'art rhétorique s'apparente à la fusée des moralistes du Grand Siècle. En effet, l'aphorisme suppose la pyrotechnie d'une conversation portée à son degré d'incandescence. D'où la force du bon mot, généalogie de la sentence qui ramasse le contenu d'un long, pénible et ennuyeux traité dans la matière incandescente d'une phrase brève, taillée en diamant. Vivacité de La Rochefoucauld contre lourdeur et lenteur de Bourdaloue.

En tant que parent de l'ironie, l'oxymore ne se trouve jamais bien loin de la fameuse politesse du désespoir. Cet effet va vite, il aime la célérité de l'éclair et de la foudre, il ramasse l'habituellement éparpillé, il précipite, au sens chimique du terme, ce qui, sinon, floconne en suspension indéfinie. Cette chimère conceptuelle accouche de sens nouveaux, elle ouvre la voie à des issues qui échappent à la raison raisonnable et raisonnante. Loin du discours apodictique, le recours à l'oxymore témoigne d'un possible usage poétique de la raison.

Pour parvenir à ses fins, cette figure de style exige une mise en scène. Les mots se dirigent tels des comédiens sur les planches. D'où la nécessité de l'artifice – étymologiquement *artiste* en latin, *artifex* – qui se pose en s'opposant à la nature. Bettina Rheims ne photographie jamais la nature en tant que telle, jamais elle ne saisit un paysage, à moins qu'il soit urbain, et encore. Pas d'arbres, de ruisseaux et de rivières, de nuages ou de montagnes, pas de mer, de terre, de fruits ou de fleurs, pas d'animaux vivants. Son univers, jamais virgilien, suppose l'artifice des villes, des chambres d'hôtel, des terrains vagues, des friches industrielles, des garages, des studios de prise de vue, et autres preuves de l'existence de l'homme.

Dans des chambres closes et claires elle installe sa *camera obscura*. Elle arrange, déplace, dispose ; elle met

en scène couleurs et sujets, objets et corps, tissus et textures ; elle scénographie les lumières, les vibrations chromatiques ; elle polit les chairs, huile les peaux, atténue les carnations ; elle poudre, maquille et redessine ; elle situe ; elle habille, déshabille, dénude ; elle plie les corps comme le bras coudé d'une lampe ; elle récuse la nature ; elle célèbre la culture. Puis déclenche l'obturateur et fixe enfin son oxymore anti-nature...

La dextérité dans l'artifice renvoie au métier, à la technique, à la première définition de l'artiste : l'artisan. Pareil à Dieu, du moins au démiurge qui organise les apparitions et les occasions d'épiphanie, l'artiste des âges anciens imite la nature, il la singe. Souvenons-nous de Zeuxis, l'emblématique peintre grec qui *rend* si bien les raisins peints sur un mur que les oiseaux s'y trompent et les picorent. L'artifice comme anti-nature, certes, mais comme parodie, contrefaçon, simulation. Se prendre pour Dieu.

En disciple de Zeuxis, Bettina Rheims construit des artifices : un Christ qui n'est pas Christ, une femme qui n'est pas une femme, la mort qui n'est pas la mort, tout en fixant sur le papier Christ, femme et mort... Comment réussit-elle ce prodige ? Justement, par la magie oxymorique : elle propose un Christ avec son attirail – crucifixion, couronnes d'épines, flagellations, blessures, etc. – et toutes ses propriétés sauf une : il n'est pas homme. Ou bien : il n'est pas blanc. D'où ces oxymores : un *Christ femme* ; ou encore : un *Christ noir* ; ou bien : un *Christ rasta* ; voire : un *Christ métis*. Autant de variations oxymoriques sur le seul personnage du Crucifié. Ailleurs : des animaux morts photographiés et présentés ainsi que des vivants, des *morts-vivants*, des *cadavres vifs*. Ici : des *beautés glauques* de femmes saisies comme par un Baudelaire converti à la photographie. Là : des Chinois dans une *modernité surannée*, enchâssés dans une postmodernité

pleine de traces ancestrales, prisonniers de leur *éternel présent*, mais prenant date pour demain.

Le travail d'*INRI* a beaucoup fait parler de lui. Pour de mauvaises raisons. Des raisons dont Nietzsche dirait qu'elles sentent la *moraline* à plein nez. Le parfum de la moraline se confond en Occident à celui de l'eau bénite croupie dans un air vicié par l'encens. Car les Ligues de vertu, les chrétiens intégristes, les dames patronnesses, les curés formés à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, plus leurs ouailles, ont jadis jeté l'anathème sur ce travail classique d'artiste s'emparant de la geste chrétienne, un capital débordant largement les sectateurs du Christ.

Entre un saccage de bloc chirurgical où se pratiquent les IVG et l'incendie d'un cinéma où l'on projette *La Dernière Tentation du Christ*, ces défenseurs de l'« amour du prochain », du « pardon des offenses » et de la douceur évangélique se déchaînent car Bettina Rheims traite esthétiquement ce qu'ils confisquent pour le profit de leur seule chapelle : presque deux millénaires d'iconographie historique – et pas forcément sainte, religieuse ou sacrée. Lire la Bible comme un livre d'Histoire pour adultes et non comme un livre d'histoires pour enfants, voilà son impardonnable péché, satanique arrogance, perfide suffisance...

Que signifie *INRI* ? C'est l'acronyme de *Iesus Nazarenius Rex Indaeorum*, autrement dit : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs*. Chacun a vu un jour dans une église ces quatre lettres fichées au sommet de la croix, selon la volonté de Ponce Pilate. Ce *titulus* explique au passant le motif de la crucifixion : « Rendez-vous compte, cet homme, humain trop humain, se prend pour le roi des Juifs ! Voilà la raison de sa présence ici, face à vous. » *Ecce homo* – voici l'homme !

La représentation de la crucifixion a généré des millions de toiles en plus de mille cinq cents ans de figuration de ce fait divers mythologique. Or toutes ces peintures n'en font qu'une. En les superposant, en lissant leurs différences – lieux, époques, artistes, traitements, etc. –, on obtient une *vera icona*, une (autre) Véronique : un portrait-robot. À savoir : un homme de type européen, comme on dit dans les commissariats, d'une trentaine d'années, aux cheveux longs et clairs – entre blond et châtain –, qui porte une barbe taillée en pointe, le torse indemne de tout système pileux, la musculature taillée pour les cours d'anatomie des séances de dessin. Le corps d'un anticorps : le corps d'une incarnation. La chair d'un homme charnel sans chair, puisqu'il s'agit du fils de Dieu fait homme pour sauver tous les hommes.

Laissons de côté les invraisemblances d'un homme crucifié sur un appareillage en tau d'une hauteur improbable, car il s'agissait bien plutôt d'une croix de saint André juste assez haute pour éviter aux pieds de toucher terre ; oublions que, pour le motif invoqué, ce fameux Jésus n'aurait jamais eu à subir ce supplice, mais celui de la lapidation ; passons sous silence l'impossibilité anatomique de clous dans la paume des mains, le poids les arracherait – on liait plutôt, voire on fichait le clou entre radius et cubitus ; n'envisageons même pas la question de sa très probable inexistence historique, car Jésus fut seulement la cristallisation de l'hystérie millénariste et apocalyptique de l'époque dans un nom servant de fixateur à ces forces obscures. Évitions les histoires et retenons donc ce topos de la crucifixion. Que peut-on en dire ?

Convenons donc de l'incarnation, une prouesse technique tout de même. Mais dans quel corps ? Probablement dans celui, typé, de l'individu à qui le Messie veut s'adresser. Autant dire dans le corps probablement enrobé

– la nourriture et l'âge... – d'un homme aux cheveux bruns, frisés, au teint hâlé, court sur pattes et assez velu, le nez probablement camus, et non pas grec.

Que prouve ce chromo du Christ en héros scandinave triomphant sur la totalité de la planète ? Que les hommes font Dieu à leur image sublimée, fantasmée, et non l'inverse. Que l'incarnation a beau sembler transhistorique, elle n'évite pas les déterminismes du lieu où elle se manifeste. Que la chair désincarnée bien qu'incarnée, que le corps en anticorps, que l'ici et maintenant céleste constituent des oxymores trop audacieux pour qu'un cerveau humain conçoive ces chimères selon leurs justes proportions... Et qu'il en va là d'une preuve de l'existence fantasmagorique de cette histoire chrétienne.

Quand Bettina Rheims s'empare de cette règle du jeu, elle respecte les codes : le Fils de Dieu s'incarne pour souffrir et vivre comme les hommes, connaître la Passion et, sur la croix, offrir sa mort en rédemption de l'humanité tout entière corrompue depuis l'écart du péché originel ? D'accord, allons-y et voyons ce que donne une incarnation ici et maintenant, un INRI hic et nunc. Suit donc cette proposition de quantité de scènes ressortissant de l'histoire sainte – de l'Annonciation à l'Ascension.

Donc, Jésus s'incarne. Bien. En homme. D'accord. Mieux : en homme blanc. Pourquoi en homme, et pas en femme ? Et blanc, plutôt que black, métis, jaune, eurasien ? Est-il saugrenu de se demander si l'incarnation n'aurait pas pu donner *aussi* une femme noire ? Que devient la portée universelle de ce signe si, déjà, à l'œil nu, dans l'iconographie, la moitié de l'humanité – les femmes – ne s'y retrouve pas, pendant que plusieurs milliards d'autres êtres humains non-blancs n'y trouvent pas non plus leur compte ? Voilà un universel bien singulier, une loi de l'humanité très locale !

Pour signifier iconiquement, plastiquement, esthétiquement, la vérité – la véracité ? la possibilité ? – de l’incarnation, Bettina Rheims parie sur l’universel, le vrai. Elle propose donc un Christ noir, un autre métis, un(e) femme, un avec *dreadlocks* de rasta, de quoi saisir dans la plurivocité des figures l’univocité d’un message : se faire homme, c’est épouser tout ce qui constitue l’humanité de l’homme, donc le féminin, la négritude, le métissage, l’altérité sous toutes ses formes.

Or les chrétiens ont du mal avec l’amour du prochain si ce dernier ne leur ressemble pas comme deux gouttes d’eau. Quand il n’est pas eux. Quand on ne leur donne pas la possibilité narcissique de se chérir eux-mêmes sous prétexte d’aimer Dieu. Le pari de l’incarnation oblige pourtant à cela : dépasser le mâle blanc occidental de type européen. L’instrument de ce dépassement, c’est l’oxymorique que scénographie Bettina Rheims. Comment ?

En effectuant des collisions dans le temps, dans l’espace et dans la géographie au profit d’un seul nouveau temps, d’un unique territoire : celui de la durée photographique et de la présence de l’image. Ni le désert de Judée Samarie, ni l’Église vaticane, mais là où se trouve le vivant contemporain de la photographe, dans son espace habituel, vêtu avec les fripes du jour, coiffé à la manière du temps, voilà la preuve de l’excellence du pari chrétien. Si vérité du Christ il y a, elle est dans l’ici et maintenant.

Comment des chrétiens peuvent-ils passer à côté de ce message esthétique, théologique, philosophique, existentiel, ontologique qui représente une chance pour eux ? Sinon parce qu’ils n’aiment pas ce qu’ils disent aimer, qu’ils ne veulent pas ce qu’ils disent vouloir. L’amour de l’humanité les motive moins que celui de leur propre identité fragile. Ils prétendent aimer leur prochain ? De fait, c’est eux qu’ils adorent – par procuration. Car le pro-

chain, le vrai, c'est l'autre, le grand Autre. Celui qui ne me ressemble pas. Mieux, ou pire : celui qui se révèle l'inverse de ce que je suis, moi.

D'où une réécriture de la geste chrétienne dans le détail, avec une minutie appuyée sur les textes – lus, commentés et racontés avec précision par son complice Serge Bramly. Et ce dans cette fameuse logique oxymorique : une *Visitation* dans une serre de maraîcher ; une *Annonciation* scénographiée avec balançoire, bicyclette et Vierge en baskets ; une *Nativité* sur fond de mur tapissé de journaux ; une *Adoration* des bergers dans un garage avec camion ; une *Sainte famille* dans un canapé, sous la clarté d'une lampe de chevet ; une *Enfance de Jésus* dans un terrain vague ; *Jean* décidant, dans une rue aux murs tagués, de se retirer au désert ; *Joseph* avec béret, cravate et costume rayé ; *Hérode* arborant une lampe de gynécologue sur le front ; les *Premiers Disciples* sur une voie de chemin de fer électrifiée ; *Jésus et les Apôtres* dans une gare désaffectée ; la *Cène* avec un Messie en baskets ; la *Crucifixion* dans un terrain vague, une friche industrielle ; et passim...

Chaque fois, le décor dit à qui sait lire et entendre : le papier journal et la bonne nouvelle ; le camion et le trajet des rois mages ; la voie ferrée et la circulation des hommes, donc des idées ; la friche industrielle comme lieu emblématique de la misère contemporaine des pauvres et des humbles ; l'infrastructure ferroviaire en compagnon sinistre de la solution finale et de la punition des innocents ; et tant d'autres occasions de mesurer que le monde ne change pas dans le fond, car seule la forme se métamorphose. D'où, nouvelle occasion de Réforme pour les croyants, l'annonce de la permanence et de la validité d'un discours chrétien pour nos temps postmodernes.

De station en station, on retrouve la grammaire des objets chrétiens : le lis, la colombe, le crâne et l'enfant,

les instruments de la Passion – échelle, clous, couronne d'épines, croix... La même chose que chez tous les artistes qui, depuis plus d'un millénaire, traitent ce sujet. Bettina Rheims s'installe dans la longue histoire des artistes qui subliment, donc interprètent, cette mythologie particulière, en la respectant, en la célébrant et en ne la dénigrant surtout pas. Elle donne de la vie à cette religion qui bien souvent jouit de la mort, voilà peut-être ce qu'on ne pouvait tolérer d'elle.

Animal paraît le plus existentiel des travaux de Bettina Rheims. Le lieu dans lequel elle exprime peut-être le maximum de ce qu'on peut entendre de son œuvre, ce qui le sous-tend, le soutient, ce que sont ses attendus. Sobre, en noir et blanc, dans une totale économie de mise en scène qui tranche avec la profusion chromatique ou la pléthore d'objets d'autres albums, tout se concentre sur le sujet. Le traitement esthétique lui aussi se trouve réduit à minima. A priori, choses sobres sobrement dites. Fond et forme en symbiose totale. Puissance de la concentration.

À première vue, ce travail montre des animaux, généralement en gros plan, en portraits. Chiens et chats, singes et loups, colombe et chouette, bébé éléphant et petit dromadaire, cacatoès et corbeau, phoque et coq. Rien que des bêtes sur fonds neutres. Un genre de ménagerie traditionnelle, une série de Photomaton placides avant l'embarquement pour l'arche de Noé. Le propos ? Magnifier leur présence sur le cliché, donc leur présence au regardeur, donc au monde.

Le chat tigré nous regarde ; le chien, posé de tout son long, semble jouer son rôle de modèle, un peu dans le genre cabot ; la chouette déploie ses ailes ; le chimpanzé tourne le dos, râleur, fâché ; le cacatoès également, non

N° édition : L.01ELJN000516.N001
Dépôt légal : octobre 2013